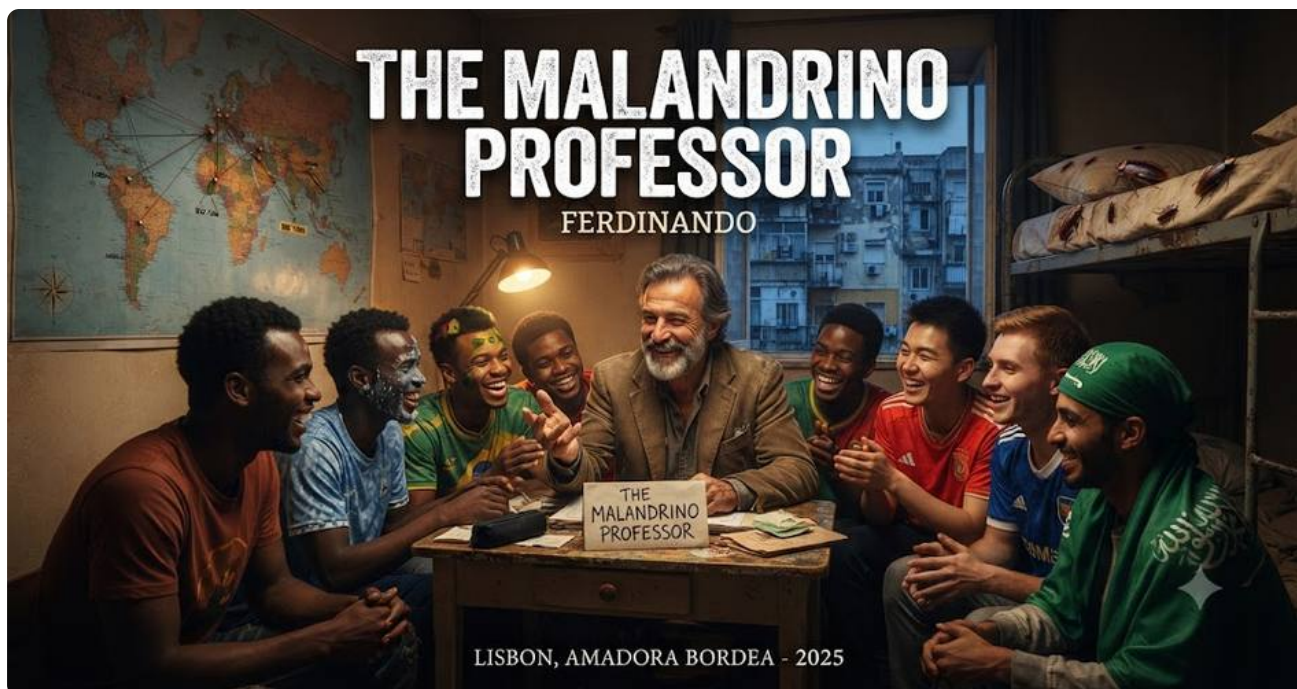




Le professeur Malandrino

Gillette Narrative — Nando le Scribe

gillettenarrative.com

Le lendemain, j'avais rendez-vous pour louer un appartement. La ville de Lisbonne était fantastique, mais à peine abordable vu le coût des loyers, et je me suis retrouvé contraint d'échouer à la dernière frontière de la capitale, sa périphérie historique : AMADORA BORDEA.

Le quartier était typique, car il abritait la patrie de la communauté étrangère du Portugal, mais pas seulement des citoyens portugais — également quelques infiltrés, comme moi.

Le père et le fils sont venus m'accueillir, mais lorsque j'ai franchi le seuil de la maison, ils m'ont montré un lit superposé partagé avec trois autres personnes, dans une chambre de neuf mètres carrés, au sein d'un appartement de trois pièces, neuf habitants, une seule salle de bains, une petite cuisine, trois réfrigérateurs et des cafards en guise de pensionnaires attitrés — le tout dans une soixantaine de mètres carrés, pour 230 euros par mois.

Il me restait ainsi exactement 70 euros par mois pour manger et vivre, mais j'ai compris autre chose : je suivais un cours sur la manière dont les pauvres doivent apprendre à gérer la richesse — et cela, personne ne l'enseigne.

Un à un, les gars sont venus se présenter, déclinant leur nom et leur pays d'origine, m'observant pour deviner comment j'allais me comporter, et si j'étais raciste.

J'ai offert à chacun un sourire et un salut dans sa propre langue : ANGOLA, MOGADISCIO, SÃO TOMÉ, BRÉSIL, PORTUGAL, CHINE, RUSSIE et ARABIE SAOUDITE.

Ce soir-là, ils m'ont invité à leur dîner — ils avaient organisé l'occasion pour me souhaiter la bienvenue. J'étais le plus âgé du groupe, et après vingt minutes à bavarder timidement avec chacun, ma nouvelle identité portugaise est née à l'instant où je me suis entendu appeler :

Le Professeur Malandrino

C'étaient tous de jeunes gars qui avaient laissé derrière eux mères, épouses ou fiancées, loin de chez eux et de ceux qu'ils aimaient, et j'ai décidé de leur raconter une histoire vraie, tirée de mon expérience — en échange, j'obtiendrais de chacun une réaction qui m'aiderait à mesurer son caractère et sa personnalité.

Aucun d'eux ne connaissait ma méthode.

Je leur ai raconté qu'en 2021 je m'étais offert des vacances au Brésil, dans la ville de Natal — un lieu connu pour ses dunes et ses rituels locaux — où, à mesure que le jour cédait à la nuit, les filles au sommet de la dune descendaient à reculons, se frayant un chemin vers chaque homme qui attendait, impassible, en contrebas, pour faire sa connaissance et nouer de nouvelles relations, peut-être même se bâtir un avenir.

Je suis resté quarante jours dans cette ville — ce fut vraiment ma quarantaine brésilienne — mais je n'ai jamais pris part au jeu. Je suis resté spectateur, et j'ai regardé.

Aujourd'hui, je songe plus que jamais à quel point il m'a véritablement servi de connaître le Brésil — même avec l'arrivée inattendue de la femme PDG de Gillette — et si jamais elle venait à m'interroger sur sa terre natale, je pourrais lui dire :

LE RITUEL DES DUNES,

JE LE CONNAIS,

MAIS JE N'Y AI JAMAIS PRIS PART,

CAR JE N'OFFRE À PERSONNE UN AVENIR,

SEULEMENT LE PRÉSENT.

La chose qui m'a le plus marqué dans cette ville, ce fut l'histoire avec la fille du recteur, que j'ai rencontrée par hasard un lundi soir, lors d'une soirée pour célibataires.

Je suis arrivé avec cent cartes en papier que j'avais préparées, portant mon nom et un numéro de téléphone brésilien, que j'échangeais avec les femmes du lieu — celles qui me plaisaient, qui se disaient célibataires, divorcées ou veuves. Le lendemain, j'en ai retrouvé quatre au supermarché, faisant leurs courses avec maris et enfants, et aucun mot ne fut échangé, rien que des regards silencieux.

Camilla, la fille du recteur, était une femme belle et bouleversante. C'est elle qui m'a emmené chez elle à deux heures de l'après-midi et m'a laissé partir à dix heures du soir, et c'est là que j'ai compris que ma collègue de l'étage avait voulu me punir — me faire comprendre qu'une femme peut vaincre mille hommes, mais que mille hommes ne peuvent vaincre une seule femme.

Sans entrer dans les détails, je l'ai emmenée aussitôt après dîner dans un restaurant italien et j'ai commandé deux bouteilles de vin blanc et quatorze homards, rien que pour elle. Le serveur brésilien m'a demandé si je voulais quelques bruschettas, mais l'épuisement — ou mon ouïe traîtresse — m'a fait percevoir le mot comme « bussetta », et j'étais déjà exténué, prêt à prendre la fuite.

Tous les gars de la salle riaient, l'air hypnotisé — ils en étaient encore à la version Amazon en douze pages de la façon dont on vend l'amour. Comment pouvais-je continuer sans risquer de les voir exploser ?

J'ai clos la conversation et je suis allé dormir.

Le lendemain matin, tout le monde dans la maison répétait « bussetta brésilienne » et « bussettero », qui en espagnol de Colombie signifie chauffeur de bus — mais le jeu de mots faisait sourire tout le monde malgré tout.

Je suis parti le 22 novembre 2025, et tous étaient tristes de me voir m'en aller — même les cafards qui dormaient avec moi dans mon lit ont eu un moment de tristesse, car ce n'est qu'à cet instant-là, quand on a été heureux avec quelqu'un et qu'il s'en va, que l'on comprend ce que l'on n'aura plus jamais.

Ferdinando